

Chère lectrice, cher lecteur,

Certains pensent que le bibliophile n'est qu'un collectionneur d'ouvrages finement reliés, originaux, en quelques mots, ce collectionneur ne serait sensible qu'à la matérialité du livre. Ce n'est pas tout à fait faux, très intéressés par la source littéraire que leur procure leur collection.

Dernièrement, le bibliophile que je suis, acquit neuf volumes, « demi-chagrin framboise, dos lisse orné de filets et fleurons dorés, titre doré (reliure d'époque) », un genre d'annonce qui ne laisse pas le *bouquineur* insensible. En fait, cette belle série en reliure romantique regroupe les six premiers romans d'Eugène Sue. Cet écrivain a commencé sa carrière entre 1830 et 1835 par des récits d'aventures maritimes, salués par Balzac qui voyait dans « les corsaires, les aventuriers, des vies d'opposition ; et là je me disais : c'est la vie, c'est du courage, de bonnes carabines, l'art de diriger en pleine mer et la haine de l'homme ». Vous avez deviné la nationalité de cet homme : l'Anglais ! surtout à cette époque.

Eugène Sue est considéré comme le premier romancier français de la mer et je voudrais vous faire partager la lecture d'extraits de la préface de son roman *Plik et Plok*, écrite en 1831, pour la première édition parue chez L'édition Nouvelle. À signaler que la plupart des ouvrages de l'auteur paraissaient auparavant en feuilleton dans la presse. Je considère cette préface comme celle de la longue aventure des écrits littéraires des mers en France qui continuent à m'enchanter.



Le début du roman maritime en France ! Où peut mener la passion d'un bibliophile de la mer.

« À la faveur de la concentration qui captive tous les intérêts dans un ordre d'idées hautes et graves, l'auteur de ces récits espère se glisser inaperçu parmi le monde littéraire. Puis, ayant date et place, comme tant d'honnêtes gens que l'on a trouvés, après nos longues tourmentes sociales, assis très-haut dans l'opinion d'un bon nombre, il aspire à pouvoir se carrer, comme eux dans une décente réputation négative, nue au silence de la critique et à l'opportunité des grands événements, si favorables aux petits esprits.

Or, la carrière des vétérans dont nous parlons a été pleine, entière, honorée, grâce à leur ancienneté, qui dans les lettres prouve le mérite.

L'avenir calme, la douce et paresseuse quiétude de ces gras chanoines de la littérature, ont tellement affriandé l'auteur (Eugène Sue), de ce livre, qu'il se hâte de s'inscrire comme *profès* dans leur ordre, estimant que les mêmes circonstances amèneront sans doute un jour les mêmes résultats.

Un certificat de vie littéraire est donc l'ambition de l'auteur. »

C'est curieux, j'ai l'impression d'espérer la même chose. Pourquoi l'homme a-t-il toujours besoin de la reconnaissance de ses pairs, de la société ? Je n'en ai aucune idée !

« Cela dit, passons. (...)

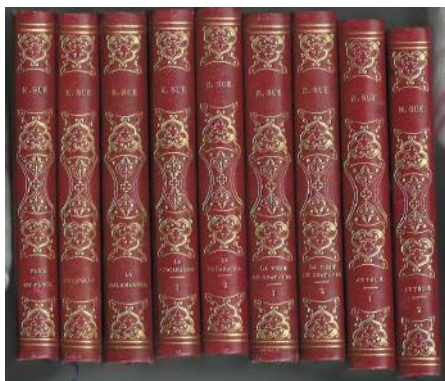
Insoucians que nous sommes de la mer, nos gloires navales sont presque ignorées à Paris. (...)

Parce que la plupart des hommes croient à ce qu'ils lisent, parce que les récits de nos victoires sur mer, colorés en littérature, poétisés, exagérés peut-être, eussent fini par nous donner à nous-mêmes une idée de notre importance maritime. Ce sentiment eût à la longue filtré parmi les masses en France, dans l'étranger ; cette foi nationale eût produit

de grands résultats sans doute ; car l'on se tromperait, je crois, en pensant que les histoires, les romans, les mémoires faits sur les conquêtes de Bonaparte n'ont pas augmenté nos forces morales au-dedans, notre puissance au-dehors. »

Et puis, si vous saviez comme les mœurs maritimes sont neuves et piquantes ! comme c'est chose singulière, curieuse et digne d'étude que l'intérieur d'un navire ! N'est-ce pas un résumé de toutes les connaissances, de tous les arts, de toutes les industries humaines ? N'est-ce pas une œuvre qui prouve à quelle hauteur peut s'élever notre intelligence ?

Un champ digne d'étude surtout, ce sont et ces habitudes, ces affections, ces haines florissant sur de frêles planches ; et tous ces caractères âprement mis en relief par l'isolement, par la concentration ; et cette physionomie morale d'un peuple, accusée là plus vigoureusement que partout ailleurs, parce que, dans cette vie incessamment périlleuse, l'homme, moins usé par les coutumes d'une civilisation décrépète, reproduit plus vivement le type imprimé à chaque race par la nature.



Et les matelots ! ... Quelle nation pour celui qui comprend, qui sait creuser une âme profonde ! C'est un peuple (de la mer) puissant et faible ; tantôt furieux comme un soldat par un jour de pillage, tantôt timide et naïf comme un enfant, lorsque le navire est mollement bercé par le calme ; en mer, complet et éprouvé, le matelot supporte les privations avec un dédain, avec une fermeté stoïque ; à terre, se plongeant dans tous les excès, il s'adonne au plaisir avec une ardeur qui ne peut se comparer qu'à la vigueur d'organisation déployée en de délirantes orgies ; à bord couchant sur le pont, mangeant

dans le fer ; à terre, poussant les recherches et le luxe de la table à un degré inouï, dissipant en huit jours le fruit de deux ans d'épargnes involontaires.

Et, au fait, le matelot, ce pauvre homme, ne doit-il pas oublier dans un joyeux festin, qui finit avec son or, et ses longs quarts de nuit pendant lesquels il frissonnait sous le givre ; et ces heures de tempête, quand, balancé sur une vergue, il voyait en souriant le gouffre qui menaçait de l'engloutir ; et ces jours nécessaires où, prisonnier dans un faux-pont étroit et malsain, il a manqué d'air, d'eau, de pain et d'espoir et de lumière ?...

Pauvre homme, demain il n'aura plus d'or ! demain plus de vin fumant et généreux, plus de lit moelleux, de bonne filles rieuses et folles ; demain, plus de gais spectacles qui épanouissaient sa franche et joviale figure, toujours bourgeonnée, empourprée, rayonnante ! ... »

Heureusement, tout cela n'est plus que littérature, mais nous ne devons pas oublier ces temps où matelot était fier de naviguer sous toutes les latitudes, le pavillon de France frappé à la poupe. Combien d'entre nous ont voulu partir en lisant des romans qui sentaient bon le large ?

« Demain, pauvre matelot, tu embrasseras ta vieille mère en lui remettant scrupuleusement une part sacrée de tes épargnes ; car une belle marchande aux yeux brillants, aux cheveux noirs, aura beau te vanter encore la qualité supérieure de son grog, le parfum de son tabac et ses mets appétissants...

- Que j'avale dix brasses de câbles si je touche à cette somme - c'est la part de la mère !...
 - diras-tu en fermant vite ta longue bourse de cuir.

Maintenant tu vas t'embarquer de nouveau ! maintenant une vaillante frégate, une discipline sévère !... – Largue les voiles ! Serre les voiles ! En haut, en bas ! Du biscuit dur, de l'eau corrompue, et des coups si tu bouges !...

Et bien, il regagne son bord en chantant, sans un regret, sans un soupir. Pendant ces huit jours si brillamment colorés par des plaisirs sans nombre, il s'est fait des souvenirs pour deux années qui vont s'écouler. Pendant les longues nuits sans sommeil, il se rappellera ses jouissances une à une ; il s'isolera du présent en se plongeant dans ses pensées ; il retrouvera au fond de son âme je ne sais quel parfum de vin, de sourires de femme, quels vagues reflets du temps passé qui le dédommageront de ses affligeantes réalités. (...)

Eugène Sue a été chirurgien de Marine et navigua sur les navires de l'État. Ses observations, vous pouvez les transposer dans la marine marchande et même la pêche, métiers durs, mais il fallait bien vivre, nos côtes ne généraient pas beaucoup de travail, c'était en majorité être paysan ou marin.

« Cependant, nous pensons que si quelques-uns de nos talents de premier ordre, que si Victor Hugo, Alfred de Vigny, Jules Janin, Prosper Mérimée, Charles Nodier, Honoré de Balzac, P.L. Jacob, Raymond Delatouche, etc. voulaient échanger une année de leur vie studieuse contre une année d'existence maritime et tentaient alors d'appliquer leur puissance, leur richesse d'exécution à la peinture de la mer, nous aurions certes encore une gloire littéraire de plus. Et pourquoi Lamartine n'essayerait-il pas de mener sa muse là où lord Byron a conduit la sienne dans le deuxième chant de *Don Juan* et dans son *Corsaire* ? La crainte de l'imitation ne serait pas rationnelle : Cooper a peint les Américains ; vous pourriez décrire les mœurs des Français, d'autres sites, d'autres lieux, d'autres costumes, d'autres combats. (...)

Ah ! si quelqu'un des écrivains que nous avons nommés entendait notre impuissante voix, nous aurions une double gloire en ce genre, possédant déjà la poésie peinte, nous jouirions encore de quelques poésies écrites. »



Graziella (1836) par Horace Vernet

L'appel sera entendu ! et pour citer ceux interpellés par Eugène Sue, cela sera : *Les travailleurs de la mer* de Victor Hugo ; *Graziella* d'Alphonse de Lamartine ; *Tamango* de Prosper Mérimée ;

Un capitaine parisien, *La femme de trente ans*, *Un corsaire algérien*, écrit par Honoré de Balzac, à noter qu'*Un capitaine parisien* est publié en 1831, juste après l'écriture de cette préface d'Eugène Sue. Je m'imagine une rencontre entre les deux auteurs à ce sujet ! Un beau thème en perspective !

Dans notre pays, j'ose dire que la « machine est lancée », bien qu'il faille ne pas oublier qu'avant Eugène Sue nous eûmes des écrivains qui exprimaient la mer. Nous devons à Édouard Corbière, un marin écrivain, d'avoir publié en 1832 le roman maritime *Le Négrier*, un an après *Plick et Plok*.

La grande croisière de la littérature marine française s'amorçait et, à mon avis, elle dura jusqu'à la fin de l'ère des paquebots de ligne. La littérature que j'appelle *plaisancière* a remplacé celle du *long cours*. Cela ne veut pas dire que nous n'ayons plus, depuis cette époque, d'excellents romans de la mer. Dans le jury du prix *Écume de mer* de la Fédération Nationale du Mérite Maritime, nous en lisons quelques-uns, mais ils se font rares vis-à-vis, entre autres, de la production de littérature historique, autobiographique et sportives.

Le 15 janvier 2031, si je suis encore de ce monde, je fêterai l'anniversaire de cette naissance, deux cents ans ce n'est pas rien. En revanche, je voudrais vous faire partager une idée que j'ai déjà discrètement formulée lors de la causerie du mois de janvier :



L'Institut de la littérature marine : un patrimoine !

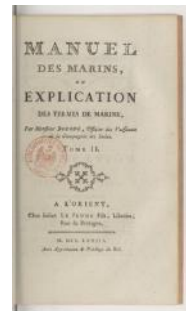
Notre littérature marine est devenue un véritable patrimoine international. Ma bibliothèque recèle la plupart des ouvrages remarquables de ce genre. Voilà où même une passion de lecteur/bibliophile de plus d'un demi-siècle. Après les travaux de rénovation de la Villa Charlotte, ces livres seront transférés aux Sables-d'Olonne dans les deux ans à venir.

Pour convoyer ce transfert dans ce lieu emblématique, je vous propose, lectrices et lecteurs des *Causeries écrites à l'encre salée*, de rejoindre l'Institut de la Littérature Marine pour vous préparer à rejoindre ses futures activités :

- D'abord, accompagner le transfert de cette collection dans ce lieu emblématique.
- D'aménager la pièce du « trésor » pour en faire un lieu d'études littéraires, de réflexions, entre les passionnés de ces écrits,
- De participer aux activités et expositions de la « Villa »,
- De guider les visiteurs dans leurs recherches.
- De « causer », c'est-à-dire de rompre la distance géographique entre nous amoureux des écrits de mer et le public.
- De rechercher et d'accueillir les dons en livres et documents de mer.
- De tenir le catalogue des œuvres présentes dans l'Institut à l'instar du Brunet, ou le Polak, bien connu des bibliophiles. Catalogue qui sera en ligne, mais aussi publié selon une fréquence à déterminer. (Voir ci-dessous)
- Création d'un site internet.
- Etc.
-

Les démarches et mises en place vont être longues. Mais, le pavillon « P » (partance : toutes les personnes doivent se présenter à bord, le navire va prendre la mer) est frappé en tête de mât et avec les autorités de l'agglomération des Sables, l'Association des amis de la Villa Charlotte, les lecteurs des causeries et les autorités de notre pays, les auspices sont au vert.

Je pensais avoir terminé cette causerie quand une annonce de la *librairie Jean Polak* - me signala la présence du *Manuel des marins ou explication des termes de marine* de Bourdé de Willehuet – édité en 1773, sur ses rayons. Livre très rare et peu connu. Il aura sa place dans notre Villa « Médicis de la mer ». Mon épouse, relieuse, s'occupe de lui redonner une deuxième jeunesse.



Amitiés marines,

René Moniot Beaumont
Littérateur de la mer

Avril 2022